<http://IchorPutride.jimdo.com>

La chute de l'homme qui penche

Arnaud GROCAGNE (2013)

Monsieur Varech ne se distinguait des gens que tout un chacun peut rencontrer dans la rue que par deux éléments seulement. Monsieur Varech, de son banal prénom Martin – n'en déplaît aux Martins qui en viendraient à lire ces lignes – n'était, sinon, ni un géant, ni un nain. Il n'était ni corpulent, ni rabougri ; ni richissime, ni sans-le-sou. Il n'était, enfin, ni excessivement musclé, ni d'une constitution débilitante. Sa bouille ronde abritait de petits yeux marrons tout ce qu'il y a de commun, encadrant un nez surprenant de normalité et surmontés de sourcils si peu originaux que cela en devenait inquiétant. Sa peau ne présentait ni marque de naissance, ni cicatrice, ni même le moindre grain de beauté qui aurait pu le différencier de ses voisins.

Entre deux âges, monsieur Varech pratiquait un métier aussi insignifiant qu'ennuyeux et ce, au milieu de milliers de collègues aussi ennuyeux qu'insignifiants. Il s'affichait en toute occasion vêtu d'un costume noir taillé à six épingles, de petits souliers aussi sombres que son deux-pièces et cirés de fraîche date, ainsi que d'un chapeau-melon fuligineux parfaitement ajusté à son crâne dégarni.

Pourtant, lorsque l'on observait monsieur Varech, deux choses frappaient l'esprit.

La première était l'incroyable moustache qu'il arborait depuis des lustres. Cet homme tenait son ornement pileux en si haute estime qu'il l'entretenait tous les jours, l'égalisant de sa paire de ciseaux spécialement achetée pour cet usage en la tenant précieusement entre son index et son pouce aux ongles impeccables. Monsieur Varech avait de quoi être fier de sa moustache savamment sculptée tel un antique monument s'élançant de ses narines anodines : elle lui valait le regard envieux de ses collègues masculins et celui appréciateur des femmes de son entourage.

La deuxième particularité de monsieur Varech, et non des moindres, était aussi étrange qu'inhabituelle. Le fait est qu'en toutes circonstances, monsieur Varech penchait. Et je ne parle pas là d'un léger penchement résultant d'une jambe plus courte ou d'un pied malformé – les jambes et pieds dont monsieur Varech était affublé se trouvaient être en réalité d'une banalité frisant l'insolence. Non, rien de tout cela : indubitablement, monsieur Varech penchait. Pour être précis, la déviation entre sa position actuelle et la verticale qu'aurait dû occuper son corps était exactement de 8,8°. Vous pourriez arguer que ces quelques degrés sont peu de choses, que l'inclinaison ne devait pas être si visible... Et vous vous tromperiez lourdement car, telle une larve d'alien sous amphétamines, cela sautait au visage. Plus bizarroïde encore, cet insolite humanoïde aux stupéfiantes bacchantes semblait pencher de la même manière quelque soit l'endroit choisi pour l'observer, à l'image des yeux insondables de la Joconde de l'illustre Léonard qui vous épinglent quel que soit votre poste d'observation. À ma connaissance, il n'existait aucun angle de vue sous lequel monsieur Varech apparaissait dans sa glorieuse droiture. Il n'était d'ailleurs pas rare d'observer d'intrigants individus cercler à la manière de requins affamés autour de cette étrange inclinaison, se grattant eux-mêmes le sommet du crâne tels des quadrumanes indisposés devant ce saisissant spectacle.

Totalement étranger à ce phénomène, Monsieur Varech se pensait au contraire parfaitement perpendiculaire au plancher, d'esprit comme de corps. « Droit comme un mât de cocagne » et « aussi borné qu'une route nationale » étaient deux expressions qui lui allaient comme un soulier sur-mesure. Ironie et critique semblaient être seulement composées de neutrinos, tant leur interaction avec sa matière grise était inexistante. En effet, monsieur Varech avait le caractère fort bien trempé de ces gens trop pleins de certitudes. Il croyait en la vertu inaltérable des lois

et de la tradition – valeurs qui s'étaient perdues si vous vouliez avoir son avis sur la question. Si vous lui aviez demandé pourquoi il tenait tant à ces valeurs, il n'aurait su dégoter le moindre bout de piste qui aurait pu le mener à une réponse argumentée. Jamais il n'avait mis ces choses-là en question : les faits étaient établis. Les sourcils froncés par la perplexité, il vous aurait sûrement répondu « la loi, c'est la loi », ou encore « c'est une question de principes » sans argumenter plus avant.

Monsieur Varech raffolait de ces lieux communs et expressions toutes faites, car ce n'était selon lui pas pour des prunes qu'ils existaient : en toutes circonstances, ils permettaient d'assurer la conversation. Ainsi, en cas d'altercation météorologique, il y allait de « le fond de l'air est frais » ou de « il n'y a plus de saisons » ; et, en cas de conseils à un collègue, les « faites ce qui doit être fait » ou « tout ça finira mal » étaient parmi ses préférés, auxquels il rajoutait, le cas échéant, « je vous l'avais bien dit ».

Vint un jour, mémorable entre tous, où, par une fin d'un doux après-midi aussi dominical qu'automnal, monsieur Varech s'en fut pour son habituelle promenade hebdomadaire. Monsieur Varech avait peu de loisirs dans sa vie, mais ils étaient simples et clairement identifiés : la lecture matinale du quotidien, par exemple, accompagnée de son café agrémenté d'une goutte de cognac, mais aussi grignoter le quignon de sa baguette journalière sur le trajet depuis la boulangerie, ou encore rappeler à la jeunesse dégénérée qu'une bonne guerre réinstaurerait avec bonheur des manières convenables.

La ballade du dimanche sur le débarcadère en faisait partie. Monsieur Varech empruntait toujours la même route : une fois sorti de chez lui et après avoir suivi la grand-rue qui menait au port, il longeait les quais, au bout desquels il s'avancait sur le petit ponton de bois qui jouxtait la digue marquant l'entrée portuaire, jusqu'au

kiosque situé à son extrémité. Il savourait alors l'instant puis, pleinement satisfait, repartait exactement par le même chemin.

C'est donc la tête haute, les bacchantes au vent et le corps incliné, que monsieur Varech s'avança avec fierté sur le débarcadère au milieu d'une foultitude de promeneurs se côtoyant dans un tonitruant tintamarre : de prolifiques et suffisants philosophes prêchaient d'impassibles pêcheurs, de paisibles passants paressaient, de fortunés officiers fanfaronnaient auprès d'affables jeunes filles de bonne famille, de badins badauds baguenaudaient, d'avachis vacanciers vagissaient et, enfin, de maussades marins marinaient. Il parvint ainsi jusqu'au kiosque susmentionné, contemplant au loin de véloces voiliers qui *voiléraient* sur les flots agités. Après avoir légèrement redressé son couvre-chef, il joignit ses mains dans le dos, abaissa ses paupières, inspira une profonde et saine goulée d'air puis, toujours penché, savoura l'instant.

C'était un jour plus venteux qu'à l'ordinaire : la brise capricieuse soufflait par intermittence et, calme et mesurée, elle éclatait soudain gonflée de sauvagerie et de violence. Vous pourriez penser, subtils lecteurs que vous êtes, que par un habile procédé narratif fort bien venu mais d'un manque d'originalité crasse, un coup de vent impromptu emporta le chapeau de notre malheureux quidam, engendrant par la même une série d'événements aussi comiques que divertissants et qui se terminerait par la funeste chute qu'augure le titre de mes propos. Il n'en est point ainsi, principalement, car le chapeau de notre sujet était extrêmement bien vissé sur sa tête, comme précédemment souligné. Non, la source de l'horrible destin qui attendait monsieur Varech se trouva en réalité être la facétieuse pilosité agrémentant son visage, qui vint lui jouer un tour des plus inattendus.

Ainsi, les longs poils chatouilleurs, virevoltant en tout sens, s'en vinrent titiller les anodines narines de notre infortuné protagoniste. Cette sensation fit naître en lui une impérieuse envie d'éternuer, coupant court à la sérénité tant convoitée. Et monsieur Varech de s'exécuter. Il est hélas regrettable que ce bon monsieur n'ait pas pensé plus avant son action, car c'est exactement au même instant que la rafale de vent s'amplifia, s'engouffrant sous le frêle abri et faisant vibrer sa structure. Le tourbillon ainsi créé déstabilisa les jambes ordinaires de monsieur Varech, les projetant vers l'arrière, tandis que son irrésistible éternuement lui imposait une force contraire. Le tout se trouva combiné à sa fatidique inclinaison et monsieur Varech ne put faire autrement que de s'étaler de tout son long, son visage quelconque s'écrasant avec fracas sur le plancher rugueux.

L'un des badins badauds, témoin de sa désagréable mésaventure, cessa alors sa baguenauderie et se porta à son secours : « Vous allez bien, malheureux ?

— Bien... bien, merci, brave homme, rétorqua péniblement monsieur Varech en saisissant la main amicale. »

Le méritant samaritain aida monsieur Varech à se relever, hésita un instant, puis s'inquiéta :

« Je ne voudrais pas être indiscret mon bon monsieur, mais je ne comprends point. Comment en êtes-vous arrivé à vous affaler de la sorte ?

— Pour répondre à votre question, monsieur l'importun, je ne sais si vous l'aviez remarqué, mais les caprices de la nature en ont voulu ainsi qu'en toutes circonstances, je penche... Le fait est donc que, comme l'a quasiment prophétisé ce bon René, « je penche, donc je chus ». »